



Festival de Cannes 2013

La Corse comme vous ne l'avez jamais vue

Déjà rompu à la mise en scène de théâtre, Thierry de Peretti livre une première œuvre de grande qualité, qui aborde la jeunesse corse sous des angles singuliers.

Une villa de verre affleure du maquis avec une élégante discrétion, piscine à l'ombre de toute ostentation, le reflet des vitres laisse à peine entrevoir la toile contemporaine rehaussée par le mur blanc. La caméra est un peu lointaine, et, comme depuis un fourré du jardin, capte les va-et-vient d'un petit groupe affairé. Un homme tond la pelouse, d'autres, plus jeunes, installent sur la terrasse tables et chaises pour un séjour auquel on devine qu'ils ne seront pas invités. Thierry de Peretti va conférer une visibilité inédite à ces jeunes Corses des cités, originaires de l'île ou issus de l'immigration marocaine.

Des franges crayonnées en bleu sur les cartes

Tous parlent français avec les inflexions communes apportées à la langue. Aziz, Hamza, François-Jo travaillent au service de ce tourisme de masse qui, chaque été, engorge l'île dans une totale indifférence à ses habitants. Corse de la périphérie, des franges crayonnées en bleu sur les cartes de géographie, dont les touristes, ignorant tout de l'île intérieure, ne connaissent des abords que les colossaux centres commerciaux, les résidences de béton ferrées au prix du labeur dans des délais absurdes. Thierry de Peretti s'est inspiré de l'un de ces faits divers qui laissent pantois : trois jeunes gens ont tué un de leurs amis sans qu'aucun d'entre eux soit impliqué dans un parcours criminel.

Délesté de vaine psychologie, le film déroulera les cruautés d'une fable, tissée des nombreuses problématiques de la vie insulaire d'aujourd'hui, en autant de cristallisations cinématographiques. Aziz (Aziz El Haddachi) aide à de petits travaux de maintenance dans les résidences secondaires où son père assure le gardiennage. Un soir de fête, il en ouvre les portes interdites à quelques copains qui vont s'offrir d'innocentes agapes. Une rapine pour rire, un fusil dans le butin, et la tension va noircir le paysage, installée à mesure en plans-séquences et plans fixes qui prennent le temps juste de ce qui est montré, de ce qui se joue hors champ de plus vaste.

Les frères des braqueurs égarés de Carlos Saura

Le travail du son est remarquable dans ses recherches de distances. Hamza (Hamza Meziani), François-Jo (François-Joseph Culioli) et Jo (Joseph Ebrard), jeunes acteurs de talent sont dirigés à main subtile sur le chemin d'une violence qui leur échappe. On pense bien sûr à Pasolini, aux jeunes braqueurs égarés de Carlos Saura dans *Vivre vite !* La quête identitaire ne les taraude pas bien qu'ils n'en négligent pas le poids. Hamza se sent plus français que - François-Jo, mais ce dernier n'utilisera le corse que pour affirmer une appartenance sans fondements. Et quand dans l'habitable d'une voiture où les quatre sont réunis on entend

chantonner la plus traditionnelle des berceuses, la voix n'est pas identifiée. Les clivages sont ailleurs.

Avec ces héritiers de terrains à bâtir qui, d'on ne sait quel droit, garantissent la sécurité aux acheteurs du continent, avec ces hordes annuelles qui envahissent un artefact, une Corse qui n'a de nom que celui inscrit sur une réservation, avec les possédants, enfin, de toutes origines. Le meurtre qui sera commis ne procède, lui, d'aucun héritage. Et lorsque dans la villa dont rien n'a vraiment troublé les loisirs, un adolescent aux traits exotiques danse au milieu de ses pairs en aisance, l'intrus est celui qui les filme.

Dominique Widemann

